

Londres de l'ambassade de France, puis chargé d'affaires en Toscane, en 1826, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1829, où il eut l'honneur de s'asseoir sur le 37^e fauteuil qui avait eu pour premier titulaire, en 1662 (1), Jean Chapelain, le malheureux auteur de la *Pucelle*. Quel contraste ! Chapelain et Lamartine !... (2)

En 1830, Charles X le nommait ministre plénipotentiaire en Grèce ; la révolution de Juillet survint, Lamartine refusa, malgré l'offre qui lui en fut faite, de garder ses fonctions ; candidat aux élections à Toulon et à Dunkerque, il échoua et s'embarqua alors, le 20 mai 1832, pour son fameux voyage d'Orient, où il eut le triste malheur de perdre sa fille unique, Julia.

A son retour, il se trouva député de l'arrondissement de Dunkerque en 1834 ; en 1837, il revint de nouveau à la Chambre, député de Bergues et de Mâcon : il opta pour Mâcon qu'il représenta jusqu'en 1848.

Au 24 février 1848, il était membre du gouvernement provisoire dont il avait la présidence ; le coup d'Etat du 2 Décembre le rendit à la vie privée et à la littérature.

Ses productions sont trop nombreuses pour que nous ayons à les rappeler ici : il les signait du nom de Lamartine ; cette orthographe est désormais acquise à son nom.

Lamartine avait épousé, le 5 juin 1820, « une jeune Anglaise qui avait reçu une brillante éducation littéraire et qui avait conçu pour le poète un vif enthousiasme », Marie-Anne Elisa *Birch*, fille de William Henry Birch,

(1) Pellisson, Histoire de l'Académie française, Paris, Coignard, 1729.

(2) M. de Lamartine était en outre membre associé de l'Académie de Lyon.